Dr Paul DORVEAUX

Bibliothécaire à l'École supérieure de Pharmacie de Paris.

PIERRE QUTHE

MAITRE APOTHICAIRE DE PARIS

SON PORTRAIT

Peint par François CLOUET

PARIS

BULLETIN DES SCIENCES PHARMACOLOGIQUES

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

Juillet 1908



Dr Paul DORVEAUX

Bibliothécaire à l'École supérieure de Pharmacie de Paris.

PIERRE QUTHE

MAITRE APOTHICAIRE DE PARIS

SON PORTRAIT

Peint par François CLOUET



PARIS

BULLETIN DES SCIENCES PHARMACOLOGIQUES

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

Juillet 1908

PIERRE QUTHE

MAITRE APOTHICAIRE DE PARIS

SON PORTRAIT

Peint par François CLOUET[1]

Dans le courant du mois de mai 1908, les journaux de Paris ont attiré l'attention de leurs lecteurs sur un tableau de François Clouet, que la Société des amis du Louvre venait d'offrir à notre grand musée national. *Le Temps*[2], un des premiers, donnait sur cette nouvelle acquisition de longs et intéressants détails, dus à la plume très autorisée de M. Henri Roujon.

« Hier [4 mai], disait l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. Georges Berger annonçait au Conseil des musées nationaux un nouveau don, l'entrée au bercail de l'art français d'un portrait signé de François Clouet. C'est plus qu'une acquisition heureuse ; c'est une vraie conquête.

« Nous commençons à peine à connaître cette dynastie des Clouet que l'ancienne critique admirait de confiance. Les travaux du marquis

1. Extrait d'un mémoire lu, le mercredi 10 juin 1908, à la Société française d'histoire de la médecine, sous la présidence de M. le Dr Paul Richer, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. Ce mémoire, destiné au *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, a paru *in extenso* dans *la France médicale* (numéro du 25 juin 1908, p. 217-221).

2. *Le Temps* du jeudi 7 mai 1908, page 1, col. 4, article intitulé : « En marge ». Les articles « En marge » du *Temps* sont anonymes. Leur auteur, M. Henri Roujon, a bien voulu m'autoriser à dévoiler son anonymat.

de Laborde, de Henri Bouchot, de tous les chercheurs qui exercent les reprises de notre art national, nous permettent enfin d'identifier plus sûrement les œuvres de ces maîtres venus de Flandre pour devenir des Français de pure lignée. Il reste encore à dissiper bien des doutes. Plus d'une œuvre cataloguée sous les noms de Jean ou de François Clouet devra renoncer à cet honneur. En ces obscures questions d'attribution, lorsque l'érudition a terminé son ingrate et rude besogne, c'est au goût, à l'instinct, au pur amour, de dire le dernier mot. Il est des Clouet, tableaux ou crayons, qui, à défaut de signature, crient hautement leur origine. Il y en a beaucoup moins toutefois que ne le croyaient nos devanciers. Mais un François Clouet signé et daté, il n'en existait qu'un dans le monde. Les Amis du Louvre ont su le trouver, à Vienne, et le ramener d'exil. Quelque chose de chez nous rentre à la maison.

« Quel homme était-ce que ce personnage, de belle santé physique et morale, qui fut l'ami de son portraitiste? Il sera merveilleusement amusant de chercher, dût-on ne jamais le découvrir, le nom de ce modèle de François Clouet. L'œuvre est heureuse entre toutes, largement, modestement, loyalement peinte, dans la joie de surprendre et de fixer un visage aimé. Nulle trace de supercherie professionnelle, point de ruse de métier ni d'apparat, la franche émotion simple en face de la nature, l'art français du portrait, pour tout dire, tel que le pratiquaient excellemment ces Flamands rebaptisés aux eaux de la Loire. Les deux Clouet, le père et le fils, sur qui les documents ne nous disent presque rien et qu'il nous faut deviner par leur œuvre, furent sûrement des psychologues optimistes. Ils nous ont légué les images d'une humanité qui vécut parmi les haines et dans les tueries. Il est remarquable que ces figurants d'un drame atroce semblent, d'après leurs portraitistes, des êtres sains et équilibrés. De la dignité, du sérieux, de la raison chez les hommes; quant aux femmes, d'une naïveté presque moutonnière, elles ne confessent que tendresse et chasteté. Les peintres de ces guerriers furieux et de ces pécheresses ont corrigé, calmé, adouci la nature, sans pour cela la trahir. Ces bons ouvriers, finement naïfs, cherchaient quand même la beauté au fond des âmes, par horreur native de toutes les laideurs. Ils faisaient ressemblant et embelli.

« L'ami d'après lequel François Clouet a peint ce portrait découvert à Vienne, devait être un humain d'une charmante et forte douceur. L'artiste a pris délicieusement plaisir à rendre son air de fière bonhomie. Ce n'est pas un soldat, ce bon garçon aux yeux sans colère. Un livre, un herbier[1] est à la portée de ses mains inoffensives. Quelque

1. L'« herbier », posé sur une table à proximité de l'avant-bras gauche de Pierre Quthe, est peut-être un de ces traités de botanique, abondamment illustrés et publiés un peu partout, dont quelques-uns sont intitulés : *Herbarius* ou *Herbolarium*, en

botaniste, peut-être, un naturaliste hellénisant, qui vient de lire la classification des plantes du médecin DIOSCORIDE, dans l'édition vénitienne des Alde, un joli esprit docte et tendre selon le souffle de la Renaissance. Ce contemporain des horribles guerres religieuses semble tout près de nous. Si MONTAIGNE l'a connu, il l'a aimé. »

Je n'ai pu résister au plaisir de citer de l'article du *Temps* tout ce qui concerne le tableau nouvellement entré au musée du Louvre, parce que ce morceau est un véritable régal de lettré. Quant au « personnage de belle santé physique et morale qui fut l'ami de son portraitiste », je n'ai pas eu à en chercher le nom bien longtemps, car nom et prénom « de ce modèle de FRANÇOIS CLOUET » me furent donnés quelques jours plus tard, toujours par *le Temps*. Le numéro de ce journal, daté du jeudi 14 mai 1908, m'apprenait en effet qu'au bas de la toile du Louvre, on lit cette inscription : *Fr. Janetii opus Pe. Quittio* (*sic*), *amico singulari, ætatis suæ XLIII*, 1562. Bien que fautive (il faut lire *Quttio*, au lieu de *Quittio*), cette inscription[1] me permit d'identifier tout de suite le personnage peint par CLOUET et de reconnaître dans le « botaniste » de

latin; *Arbolayre* ou *Grant Herbier*, en français; *Herbolario* ou *Herbario*, en italien; *Herball*, en anglais; *Kreuterbuch*, en allemand; *Cruydeboeck*, en flamand, etc. Ceux-ci sont généralement accompagnés, dans le texte, de figures de plantes qui occupent une partie de la page seulement.

Il en est d'autres, tels que le *Herbarum vivæ eicones* d'OTHON BRUNFELS (Strasbourg, 1532-1536, 3 vol. in-folio), le *In Dioscoridis historiam herbarum certissima adaptatio* du même auteur (Strasbourg, 1543, in-folio), le *De historia stirpium* de LÉONHART FUCHS (Bâle, 1542, in-folio), dont la plupart des pages sont occupées jusque dans les marges par une seule gravure sur bois. Ils ont beaucoup d'analogie avec le volume de PIERRE QUTHE, sauf que celui-ci est un gros in-quarto. Il existe un livre analogue quant au format et à la grosseur : c'est le *De stirpium, maxime earum, quæ in Germania nostra nascuntur* de HIERONYMUS TRAGUS, autrement dit BOCK (Strasbourg, 1552, in-4°), lequel, lui aussi, contient quelques figures de plantes à pleine page. Comme on rencontre souvent des exemplaires de ces ouvrages, coloriés à la main, il est possible que PIERRE QUTHE ait pris l'un d'eux pour poser devant CLOUET.

D'après une autre hypothèse, ce livre serait tout bonnement un traité de botanique, dans lequel PIERRE QUTHE aurait introduit des plantes pour les y conserver, comme cela se faisait couramment autrefois.

En tout cas, il est certain que l'« herbier » de cet apothicaire n'est pas un herbier ordinaire : 1° parce que les plantes n'y paraissent point fixées; 2° parce que dans les vrais herbiers on ne met qu'une plante entre deux pages.

Quant à la reliure du livre, elle est en parchemin ou en vélin souple, avec les plats recouvrant la gouttière et des lanières comme fermoirs. On trouve de ces vieilles reliures (dites *reliures molles* et *reliures à recouvrement*) dans la plupart des bibliothèques : l'École de Pharmacie de Paris possède des ouvrages de tous les formats, reliés de cette façon, entre autres, deux Dioscoride in-folio, l'un de 1543 et l'autre de 1549 (nos 6141 et 6071).

1. L'inscription du tableau de CLOUET se lit sur le fond, à gauche, au-dessous du rideau. Peinte en capitales et disposée sur quatre lignes, elle est ainsi conçue : FR. IANETII. OPVS. || PE. QVTTIO. AMICO. SINGVLARI. || ÆTATIS. SVE. XLIII.

M. ROUJON le fameux apothicaire parisien PIERRE QUTHE, dont le jardin « médicinal » était réputé dans le monde entier[1].

Ayant dépouillé jadis les archives des apothicaires de Paris, je connais PIERRE QUTHE de longue date : j'ai maintes fois rencontré son nom et sa signature dans les registres de ces ancêtres dont j'ai la garde. J'ai même parlé de lui dans deux de mes publications : l'une, *Les Rasse de Nœux, maîtres chirurgiens de Paris*, publiée en 1902 dans le *Janus* d'Amsterdam[2]; l'autre, intitulée : « Deux arrêts du Parlement réglementant la pharmacie au XVIe siècle », et publiée, en 1905, dans le *Bulletin de la Société syndicale des pharmaciens de la Côte-d'Or*, avec tirage à part daté de 1906[3].

Je fis part de ma découverte à quelques amis : le 14 mai, à M. PERROT, professeur à l'École de Pharmacie de Paris, qui me demanda un article sur PIERRE QUTHE pour le prochain numéro du *Bulletin des Sciences pharmacologiques*, et à M. PIERRE RAMBAUD (de Poitiers), venu à Paris pour assister à la séance de la Société française d'histoire de la médecine, tenue la veille; le 18 mai, à M. le Dr WICKERSHEIMER, bibliothécaire attaché à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris; le 23 mai, à M. ANTOINE THOMAS, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut, etc. Je la communiquai également à M. HENRI STEIN, archiviste aux Archives nationales, qui, le jour même, s'empressa de la dévoiler, à mon insu, à la Société nationale des Antiquaires de France. Dans quels termes le fit-il? *Le Journal des Débats* du 31 mai va nous l'apprendre. On y trouve en effet un compte rendu succinct de la séance de la Société des Antiquaires, tenue le mercredi 27 mai, où il est dit que « M. HENRI STEIN a fait part de la découverte qu'il a faite de l'identité « du portrait de CLOUET, récemment entré au Louvre : c'est un apo- « thicaire et botaniste parisien, notable et célèbre en son temps, « PIERRE CUTHE (*sic*) ».

Ainsi donc, M. STEIN s'est tout bonnement approprié mon identification et l'a, sans aucune honte, donnée comme étant de lui, dans une compagnie de savants qui se sont empressés de divulguer sa prétendue découverte.

|| 1562. Elle a été reproduite de grandeur naturelle dans *Les Clouet* par M. ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON (planche XII), ouvrage qui a paru deux jours après la lecture de mon mémoire.

1. Le jardin « médicinal » de PIERRE QUTHE est mentionné dans *l'Agriculture et maison rustique*, par CHARLES ESTIENNE et JEAN LIÉBAULT (Paris, 1578, fol. 121), ouvrage dont il a été publié des traductions en allemand, en anglais, en flamand, en italien, etc.

2. JANUS, 1902, p. 393-396.

3. *Société syndicale des Pharmaciens de la Côte-d'Or. Bulletin* n° 24. Dijon, 1905, p. 95 et 114. — *Deux arrêts du Parlement réglementant la pharmacie au XVIe siècle*, publiés par le Dr PAUL DORVEAUX. Dijon, 1906, p. 7 et 26.

Je m'abstiendrai de qualifier le procédé de M. Stein, et je répéterai le chant virgilien, qui est toujours d'actualité :

Sic vos non vobis nidificatis, aves;
Sic vos non vobis, etc.

Sachant que je préparais sur Pierre Quthe une note qui allait paraître incessamment, M. Stein a si bien agi qu'aujourd'hui j'ai l'air d'être son plagiaire, et je vais passer pour tel auprès des personnes qui ne me connaissent point.

Cette question vidée, revenons à notre apothicaire.

Son nom a été écrit de différentes façons : *Cuth*, *Cuthe*, *Cutte*, *Qute*, *Qutes*, etc.; mais la véritable orthographe est *Quthe*, ainsi qu'on peut le voir dans le fac-similé suivant[1].



Quant à la date de sa naissance, nous l'ignorerions encore sans le tableau de Clouet. Si Pierre Quthe avait quarante-trois ans en 1562, c'est donc qu'il est né en 1519. Il vécut pendant une des époques les plus troublées de l'histoire de France (règnes de François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III).

Reçu maître apothicaire et épicier à Paris, il s'y établit rue Sainte-Avoye, c'est-à-dire dans cette partie de la rue du Temple qui comprend le passage Sainte-Avoye et l'impasse Sainte-Avoye : c'était au xvie siècle un quartier aristocratique, rempli de superbes hôtels habités par les plus hauts personnages du royaume. On y remarquait l'hôtel de Mesmes, fréquenté par Henri II, qui finit par y séjourner quelque temps; ce qui fit donner à cette demeure le nom de *logis du Roy*[2].

Pierre Quthe avait la clientèle des maisons princières qui l'entouraient; il avait aussi celle de son voisin, François Clouet, dit Janet, peintre et valet de chambre du roi, qui demeurait rue Sainte-Avoye[3].

1. Ce fac-similé reproduit la signature de Pierre Quthe, apposée au bas du folio 153 verso du registre 7 des archives des apothicaires de Paris. On en trouve une autre au bas du folio 154 verso du même registre.

2. *Dictionnaire administratif et historique des rues et monuments de Paris*, par Félix Lazare et Louis Lazare. 2e édition. Paris, 1855, p. 182 et 721. — *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, par Gustave Pessard. Paris, 1904, p. 1404 et 1483.

3. *Les Clouet et Corneille de Lyon*, par Henri Bouchot. Paris, 1892, p. 18. — *Les*

Il était non seulement un apothicaire fortuné, qui se plaisait à cultiver les plantes médicinales nouvellement importées d'Amérique, PIERRE QUTHE était, de plus, un homme d'un commerce sûr et agréable; aussi avait-il de nombreux amis : et d'abord le peintre FRANÇOIS CLOUET, qui, par son magnifique portrait, l'a rendu immortel; puis le médecin JEAN LIÉBAULT, gendre du savant CHARLES ESTIENNE, qui lui a consacré les lignes suivantes dans l'édition de *l'Agriculture et maison rustique*, publiée à Paris en 1578[1] : « Pour avoir plus grande asseurance de tout cela [la plante produisant la racine de Méchoacan[2], qui, en 1578, était une haute nouveauté], tu la pourras visiter ès jardins médicinaux[3] de messieurs, maistre NICOLE RASSE, le docte et bien expérimenté chirurgien, et PIERRE CUTHE (*sic*), le sçavant et soingneux apoticaire, qui, tous deux, à Paris, ont enrichi notre France d'une infinité de simples rares, exquis et douez de singulières vertuz[4] » ; enfin le médecin ADRIEN LE TARTIER, qui lui dédia le chapitre XLII de ses *Promenades printa-*

Clouet, par ALPHONSE GERMAIN. Paris, 1906, p. 52. — *Les Clouet*, par ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON. Paris, 1908, p. 49 et 50.

1. *L'Agriculture et maison rustique* de CHARLES ESTIENNE a paru pour la première fois à Paris, en 1564, peu de temps après la mort de son auteur. Ce livre, « parachevé et augmenté » en 1570 par JEAN LIÉBAULT, a été constamment réimprimé pendant près d'un siècle et demi; de plus, il a été traduit en allemand, en anglais, en flamand, en italien, etc.

2. La racine de Méchoacan a été ainsi nommée parce qu'elle est originaire de la province de Méchoacan, dans le Mexique. JACQUES GOHORY a fait connaître la plante qui la produit, par son petit livre intitulé : *Instruction sur lherbe petum ditte en France l'herbe de la Royne ou Médicée : et sur la racine Mechiocan* (sic) *principalement* (*avec quelques autres simples rares et exquis*) *exemplaire à manier philosophiquement tous autres vegétaux*, par I. G. P. [JACQUES GOHORY, parisien]. *A Paris*, par GALIOT DU PRÉ, 1572. La seconde partie de ce petit livre a un titre spécial, ainsi conçu : *Seconde partie, contenant un brief traitté de la racine Méchoacan, venue de l'Espagne nouvelle*: *médecine très-excellente du corps humain* (*blasonnée en mainte région la reubarbe* des *Indes*), *traduit d'espagnol en françois* par I. G. P. [d'après NICOLAS MONARDES].

Dès que l'*Instruction sur lherbe petum* eut paru, JEAN LIÉBAULT s'empressa d'ajouter à *l'Agriculture et maison rustique* le chapitre du « Bref discours de la racine de Méchoacam » (*sic*).

3. Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, on comptait à Paris plusieurs « jardins médicinaux » : celui de JEAN CHAPELAIN, premier médecin du Roi, mort en 1569 au siège de Saint-Jean-d'Angely; celui de JACQUES GOHORY, sis au faubourg Saint-Marceau, où l'on voyait « des choux à fleur d'un goust excellent, du petum masle et femelle et plusieurs autres rares simples »; celui de NICOLE RASSE, situé « vers le Temple »; celui de PIERRE QUTHE; le « jardin des simples », fondé par NICOLAS HOUEL, etc.

4. Ce passage se trouve dans l'édition de *l'Agriculture et maison rustique* de CHARLES ESTIENNE et JEAN LIÉBAULT, publiée à Paris en 1578 (fol. 121 r°) et dans toutes les éditions postérieures : il est tiré du Chapitre 49 du Livre II, intitulé : « Bref discours de la racine de Méchoacam » (*sic*), lequel figure seulement dans les éditions de *l'Agriculture et maison rustique*, postérieures à l'apparition de *l'Instruction sur lherbe petum*, qui est de 1572.



PIERRE QUTHE

Maitre apothicaire de Paris, né en 1519, mort après 1588.

[(D'après une héliogravure publiée dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, numéro de juin 1908.)



nières[1], intitulé : « Que ceux se trompent qui pensent les drogues estre meilleures pour estre plus rares, précieuses et apportées de fort lointains païs. »

Les détails sur la vie de PIERRE QUTHE sont peu abondants. Voici ceux que j'ai trouvés dans divers ouvrages imprimés et dans les archives des apothicaires de Paris.

En février 1544, PIERRE QUTHE a vingt-cinq ans et il vient de s'établir rue Sainte-Avoye. Ayant besoin d'un apprenti, il fait entrer chez lui, comme tel, CLAUDE SIMON, âgé de seize ans, frère de PIERRE SIMON, étudiant à la Faculté de médecine de Paris. Dans le contrat d'apprentissage, résumé par M. ERNEST COYECQUE, il est dit que « PIERRE CUTH (*sic*), épicier et apothicaire, bourgeois de Paris, fournira à CLAUDE SIMON le gîte et le couvert, et recevra 12 écus d'or soleil[2] ».

Une grosse querelle surgit, en 1556, dans la compagnie des apothicaires parisiens. Les jeunes maîtres, au nombre de dix-huit, ayant à leur tête FRANÇOIS GRÉGOIRE et NICOLAS HOUEL, intentent un procès aux anciens de la corporation à propos des nombreux abus commis par ceux-ci. Ce procès fut vidé par un arrêt du Parlement, en date du 29 juillet 1559[3], lequel eut force de loi pendant plus d'un siècle. Dans cette affaire, PIERRE QUTHE figure avec les jeunes, aux côtés de FRANÇOIS GRÉGOIRE et de NICOLAS HOUEL. Trois ans plus tard, il se fait peindre par FRANÇOIS CLOUET.

Le 12 février 1577, « sire PIERRE QUTES (*sic*), marchand apothicaire et épicier, demeurant rue Sainte-Avoye », est élu, pour un an, deuxième consul des marchands, en remplacement de JEAN GROUIN, marchand de vins et de poisson de mer, qui n'avait pas voulu accepter ladite charge. Le lendemain, le juge et les quatre consuls nouvellement élus sont « conduits et présentés par leurs prédécesseurs à la Cour de Parlement, où ils prêtent serment »; puis ils entendent la messe dans l'église de Saint-Médéric; enfin, ils se rendent « en la salle judiciaire où ils tiennent l'audience ». A leur tour, ils conduisent leurs successeurs en la Cour de Parlement, pour y « faire et prêter serment », le 1er février 1578[4].

1. *Les Promenades printanières de A. L. T. M. C.* [ADRIEN LE TARTIER, médecin champenois]. A Paris, chez GUILLAUME CHAUDIÈRE, 1586, fol. 115 r°. Le chapitre XLII de ce petit livre est dédié : « A Monsieur CVTTE, Maistre Apothicaire à Paris » ; et le suivant, « A Monsieur RASSE, docteur Chirurgien à Paris ». ADRIEN LE TARTIER est mentionné dans le *Premier volume de la Bibliothèque du sieur de* LA CROIX DU MAINE (Paris, 1584, p. 474).

2. *Histoire générale de Paris. Recueil d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris et de ses environs au XVIe siècle*, par ERNEST COYECQUE, t. I, p. 527, col. 1, (Paris, 1905).

3. Cet arrêt du Parlement a été publié dans l'ouvrage suivant, déjà cité : *Deux arrêts du Parlement réglementant la Pharmacie au XVIe siecle* (Dijon, 1906).

4. *La Juridiction consulaire de Paris*, 1563-1792, par G. DENIÈRE. Paris, 1872,

L'année suivante, un fils de Quthe, portant le même prénom que lui, était reçu maître apothicaire. Sa réception à la maîtrise est ainsi libellée : « Pierre Cutte (*sic*) le jeune a esté receu maistre appoticaire par chef dœuvre comme filz de maistre le quatriesme jour de juing 1579 [1]. »

A partir de cette date, Quthe père est appelé Pierre Quthe *l'aîné*, et le fils, Pierre Quthe *le jeune*.

En 1580, le 30 janvier, Pierre Quthe, « ancien consul », est un des deux scrutateurs désignés « pour l'élection d'un juge et quatre consuls des marchands [2] ».

Le 5 janvier 1583, il est élu garde apothicaire et épicier dans les conditions suivantes : « Lan mil cinq cens quatre vingtz troys, le cinquiesme jour de janvier, feut faict election de troys gardes appoticaires et espiciers, sçavoir : au lieu de sire Nicolas Gonnyer feut esleu le sire Pierre Cuthe (*sic*); au lieu de sire Jaques Guérin feut esleu le sire Nicolas Garnier, et au lieu du sire Marc Nicolas feut esleu le sire Simon Hémon juré apoticaire. Et fault sçavoir et entendre que l'election ne se peut faire le moys de décembre précédant comme estoit de coustume, parce que dudict moys de décembre feut retranché dix jours par edict du Roy [3].»

Par suite de la réforme grégorienne du calendrier, le mois de décembre 1582 venait d'être considérablement réduit, et, le lendemain du dimanche 9 décembre avait été, en France, le lundi 20 décembre. Pris de court pour les élections de leurs jurés et gardes, les marchands apothicaires et épiciers de Paris les avaient, contrairement à l'usage, effectuées au commencement de janvier 1583. Les suivantes furent faites, selon la coutume, le 9 décembre de la même année. Le procès-verbal de ces nouvelles élections mentionne « le sire Pierre Cuthe (*sic*) laisné, juré appoticaire et espicier », comme ancien garde devant continuer ses fonctions pendant l'année 1584.

En 1588, le 30 janvier, « sire Pierre Qutes (*sic*), marchand apothicaire, demeurant rue Sainte-Avoye », est élu juge des marchands.

Le lendemain, il est présenté « à Nosseigneurs de la Cour », qui lui font prêter serment, puis il entend la messe en l'église Saint-Médéric, et il se rend « dans la maison et place commune des marchands en leur chambre de conseil » pour y tenir l'audience [4].

p. 306 et 307. Dans l'*Ordre chronologique des Juges et Consuls de la ville de Paris, depuis leur établissement suivant l'édit du roy Charles IX, donné à Paris au mois de novembre 1563, imprimé en l'année 1755* (p. 5 et 7), le nom de Quthe est écrit Qute.

1. Archives des apothicaires de Paris. Registre nº 7, fol. 150 vº.
2. Denière. *Juridiction consulaire*, p. 308.
3. Archives des apothicaires de Paris. Registre nº 7, fol. 153 vº.
4. Denière. *Juridiction consulaire*, p. 315.

Lors de sa judicature, PIERRE QUTHE avait soixante-neuf ans. Il ne dut pas survivre longtemps à ce nouvel honneur.

Après sa mort, son fils redevint PIERRE QUTHE tout court. Élu juré épicier et apothicaire le 12 janvier 1596, il fut, le 1er février de l'année suivante, désigné comme scrutateur « pour l'élection d'un juge et quatre consuls des marchands ». Je soupçonne qu'il mourut vers 1600, car, après 1598, je ne trouve plus son nom, ni dans les archives des apothicaires, ni dans la *Juridiction consulaire de Paris* par G. DENIÈRE (Paris, 1872), livre maintes fois cité dans le cours de cette note.

L'École de pharmacie de Paris possède une galerie de tableaux, à peu près ignorée [1], à laquelle manque le portrait de PIERRE QUTHE.

En revanche, on y rencontre quelques portraits anonymes d'apothicaires qui furent ses contemporains ou les contemporains de son fils. Jusqu'en 1900, ces anonymes ont été au nombre de dix. Les ayant fait photographier à la veille de l'Exposition Universelle, j'ai pu alors les étudier tout à loisir. Bientôt, j'en identifiai deux.

Le premier le fut immédiatement et sans aucune difficulté. Il est accompagné d'armes parlantes — trois ruches ou *nids à mouches* — qui se trouvent reproduites sur le portrait d'un autre apothicaire, dénommé *Joannes de Moucheny*. C'est donc un membre de la famille de MOUCHENY, qui, au XVIe et au XVIIe siècle, fournit à la ville de Paris une longue suite d'apothicaires.

Le second, daté de 1623, a été identifié un peu plus tard. Le personnage figuré sur ce tableau, s'est fait peindre à soixante-six ans, dans le costume d'échevin de la ville de Paris. Dans un angle de la toile, on voit des armoiries que CHEVILLARD a insérées dans son *Grand Armorial*. Grâce à cet ouvrage, qui me fut indiqué par M. HENRI OMONT, j'acquis la certitude que ce personnage anonyme était CLAUDE GONYER, reçu maître apothicaire en 1582. CLAUDE GONYER fut garde en 1600 et 1601, en 1607 et 1608, consul en 1612, échevin en 1618 et juge en 1629. Établi dans la rue Sainte-Avoye, peut-être y a-t-il succédé à PIERRE QUTHE le fils.

M. MOREAU-NÉLATON, à qui l'on doit l'acquisition du nouveau tableau du Louvre, vient de terminer un ouvrage intitulé : *Les Clouet, peintres officiels des rois de France, à propos d'une peinture signée de François Clouet*, qui n'a pas encore paru dans le commerce [2]. M. LEPRIEUR, conservateur des peintures au Musée du Louvre, a eu l'amabilité de me le signaler et de me dire que le portrait de QUTHE y est décrit et figuré.

1. Les nombreux portraits de cette galerie de tableaux ont été décrits dans le *Centenaire de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris*, 1803-1903 (Paris, 1904, p. 373-393), et dans *la Pharmacie Française* (numéro de septembre 1904, p. 352-371).

2. Le livre de M. MOREAU-NÉLATON a été annoncé dans le « Feuilleton » de la *Bibliographie de la France* du 12 juin 1908 (p. 1713), donc deux jours après ma communication à la Société française d'histoire de la médecine. On y trouve (planche I) une bonne reproduction du tableau de FRANÇOIS CLOUET.

Le *Bulletin de l'art ancien et moderne* du samedi 9 mai 1908 annonce que la *Revue*, dont il est le supplément, « publiera prochainement ce portrait [1] d'homme à mi-corps, vêtu d'un costume de velours à raies noires et amarante, appuyé sur un pupitre, à côté d'un herbier ouvert ». M. Jules Comte, directeur de la *Revue de l'art ancien et moderne*, m'ayant très aimablement offert une épreuve de ce portrait, je me propose de la faire reproduire un peu réduite, pour le *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine* [2].

1. Le portrait de Pierre Quthe a été publié dans le numéro 135 (10 juin 1908) de la *Revue de l'art ancien et moderne.*
2. Les lecteurs du *Bulletin des Sciences pharmacologiques* ont la primeur de cette reproduction.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1. rue Cassette. — 19506.